

que Larramendi fait venir du basque *vasco* (homme); et par les Français, *Basques* (dérivation de *Vascos*), ne s'est jamais désigné lui-même que par le nom d'*Escualdunac*, composé de trois mots basques : *escu* (main), *alde* (droite), et *dunac* (qui ont), c'est-à-dire *hommes adroits ou qui ont la main adroite*. Jeté comme un monument antique entre la France et l'Espagne, les Pyrénées et l'Océan, ce peuple, étranger au bouleversement des empires et au mouvement progressiste de la civilisation, est toujours resté libre, sinon indépendant. Au nord comme au sud des Pyrénées, les mœurs, le langage, les coutumes, tout élève une barrière entre lui et ce qui l'entoure. Il est aussi éloigné du maintien grave du Castillan ou du flegme dédaigneux de l'Andalou, que de la politesse pointilleuse du Béarnais ou de la souplesse proverbiale du Gascon. Tandis que les deux premiers font sonner bien haut leur qualité d'Espagnols et que les seconds se glorifient d'être Français, le Basque, quelque versant pyrénéen qu'il habite, est Basque avant tout, et préfère ce titre à tout autre. La tête haute, l'air dégagé, la taille droite et souple, la pose académique, la démarche aisée, ferme et légère, le regard vif et assuré, tels sont les caractères extérieurs du Basque; habile à tous les exercices du corps, il est d'une agilité qui est passée en proverbe : *Courir, sauter comme un Basque*, sont des dictons français dont on reconnaît la justesse quand on a vu le peuple auquel ils s'appliquent. Une propreté recherchée règne dans son costume, qui favorise encore cette légèreté : un béret bleu, une veste rouge ou brune, un gilet blanc, un mouchoir de soie négligemment noué autour du cou, des culottes d'étoffe blanche ou de velours noir, le tout proprement ajusté et rehaussé par la blancheur éclatante d'une belle chemise, formant, avec une large ceinture de laine rouge, le costume national des Basques. L'habillement des femmes n'est remarquable que par la coiffure : un mouchoir d'un bleu foncé ou d'un blanc éclatant, attaché sur le haut de la tête, flotte derrière les épaules et donne un air piquant d'abandon aux femmes charmantes qui le portent. Démarche facile et légère, taille svelte et bien prise, vivacité du regard, éclat du coloris, sont les qualités distinctives des agacantes Basquaises. Du reste, si le Basque se garde de mêler son sang au sang étranger, les deux sexes jouissent d'une grande liberté de commerce, qui ne tourne pas toujours au profit de la pudeur publique. Fiers, impétueux, les Escualdunacs, bien différents des paysans des autres pays, marchent la tête haute, les épaules effacées, et s'inclinent rarement les premiers devant l'étranger qu'ils rencontrent; leur salut a toujours le caractère de l'égalité. Ils sont pasteurs et guerriers, enthousiastes de la liberté, qu'ils ont toujours défendue dans leurs célèbres *Fueros*, espèces de congrès ou d'assemblées qui se tenaient jadis, en plein air, dans une enceinte d'arbres séculaires. La valeur qui les distinguait était connue des anciens. Horace a dit d'eux : *Cantaber indoctus juga ferre nostra*. Braves jusqu'à la témérité, ils sont excellents soldats pour la guerre des montagnes, mais indisciplinés, désertant en masse pendant les trêves et reparaissant au moment du combat. Querelleurs et vindicatifs, il n'est pas de fêtes chez eux où il ne se livre des combats meurtriers; baléimiers intrépides, les premiers ils ont ouvert aux nations du globe le chemin des grandes pêches de la morue et de la baleine. Il n'est pas impossible que, dans ces navigations lointaines, ils aient vu avant tout autre les terres d'outre-mer : le hasard, les courants et les vents alisés ont pu conduire quelques-uns d'entre eux dans ce nouveau monde, dont la découverte officielle était réservée à Colomb. Les Basques sont éminemment hospitaliers; tout hôte pour eux est un ami, qu'ils accueillent avec des transports de joie. Cette nation aime avec ardeur les jeux et les fêtes, surtout les fêtes où l'on danse, les jeux où l'activité du corps se déploie, et par-dessus tout le jeu de paume. La danse particulière du pays est le *mouchico*, remarquable par la rapidité fiévreuse de ses mouvements; le *flageolet* à cinq trous, le tambourin et le *tambour basque* accompagnent les danseurs.

Un auteur a dit, en parlant du pays basque : *Un enfant y sautait danser avant que de savoir appeler son papa et sa nourrice*. Malgré tout, les filles qui se livrent habituellement à cet amusement frivole sont peu considérées; quelques lignes d'une chanson basque le prouveront :

Peu de femmes bonnes sont bonnes danseuses :
Bonne danseuse, mauvaise fleuse;
Mauvaise fleuse, bonne buveuse.
Des femmes semblables
Sont bonnes à traiter à coups de bâton.

Tels sont, à peu près, les grands traits qui caractérisent ce peuple, qui, placé au centre de la civilisation, en plein xix^e siècle, tient encore le milieu entre l'état de simple nature et l'état civilisé. Mais d'où vient cette race d'hommes si étrangère aux mœurs de la France et de l'Espagne, qui l'éteignent au nord et au midi? A quelle famille la langue basque, si riche, si abondante, mais en même temps si originale, peut-elle se rattacher? Cette double question exerce depuis longtemps la critique et l'imagination des savants, qui ont beaucoup disserté et beaucoup écrit sur

l'histoire d'une nation dépourvue de monuments historiques, et chez laquelle il n'existe que des traditions confuses. Malgré l'incertitude dans laquelle nous laissons tous ces écrits, nous allons faire connaître en peu de mots les principales opinions sur le sujet qui nous occupe. Certains auteurs font remonter l'origine des Basques jusqu'au déluge. Au déluge, disent les chroniques, s'échappèrent quelques hommes, rares comme les olives qui restent sur l'arbre après la récolte, comme les grappes qui pendent aux pampres après la vendange, et de ce nombre fut Altor, ancêtre des Basques. On ne pouvait guère remonter plus haut.

Le comte Garat, qui était basque lui-même, a cru reconnaître, dans les Escualdunacs des deux versants des Pyrénées, des Phéniciens venus dans ces montagnes, il y a cinq mille ans, pour en exploiter les mines. Cette hypothèse toute gratuite n'est pas étayée sur des preuves plus solides que celles qui soutiennent l'opinion de Lucien Bonaparte. Ce prince, qui préfère les douceurs de l'étude aux agitations de la vie publique, frappé d'un certain nombre d'analogies grammaticales entre quelques dialectes finnois et le basque, en a hardiment conclu, comme M. de Charancey, que le basque est un rameau du tronc finnois, et que, conséquemment, il se rattache à la famille touranienne du nord-est de l'Asie. Cette conclusion se présentait d'autant plus aisément à l'esprit qu'elle était une assertion analogue, portant des prémisses différentes, avait été formulée par le docteur Retzius, médecin anthropologiste suédois. Ce savant, se fondant sur l'examen d'un certain nombre de crânes trouvés dans des tombes antiques du nord de l'Europe, crut pouvoir conclure qu'antérieurement aux races actuelles de la famille indo-celtique, une race toute différente, que le docteur identifiait avec la famille finnoise, avait occupé le continent européen; et il supposait que, progressivement refoulés par les Celtes, les Hères, ancêtres des Basques, étaient restés finalement acculés dans la contrée qu'ils occupent de nos jours, où ils représenteraient la race primitive de l'Europe. Le trait profondément distinctif des races indo-européennes et des races finnoises, prototype de la population primitive de l'Europe, est la forme du crâne. Chez les Indo-Européens, le crâne serait de forme essentiellement allongée; chez le peuple primitif, de même que chez les Finnois, le crâne, au contraire, serait presque aussi large que long. Malheureusement, le docteur Broca, secrétaire de la Société anthropologique de Paris, est venu démontrer récemment le peu de fondement de la théorie du docteur suédois, en ce qui touche au caractère brachycéphale (tête courte) de la race ibérienne. Ainsi, la consanguinité finnoise de la langue basque et la parenté crânologique des Finnois et des Escualdunacs reposent sur des bases également peu solides.

L'histoire des Basques n'est pas moins obscure que leur origine. A l'époque où César pénétra dans les Gaules, les plaines du Gers étaient déjà occupées par une tribu puissante, de souche basque, les Ausci, qui avaient pour capitale *Elimberri* ou *Auscia* (Auch). Le Cantaber passa plus difficilement que ses voisins sous la domination romaine, et résista à l'immense force d'assimilation du peuple vainqueur. Quand les Alains, les Suèves et les Vandales vinrent fondre sur l'Hispanie et s'y cantonner, la Tarraconaise, qui comprenait la Vasconie ou pays des Basques, demeura romaine; mais Réchiaire, qui monta sur le trône des Suèves, en 448, rangea la Vasconie et s'avance jusqu'à Lérida; un traité de paix avec Rome l'arrêta momentanément; mais peu après, en 456, il consuma l'envahissement de la Tarraconaise. Bientôt, la querelle des rois francs et des Goths se poursuivant au delà des Pyrénées, la Vasconie fut ravagée et passa sous la domination des Francs. Vers 588, les Basques refoulés, dit-on, par Récarède, roi des Goths, se précipitèrent dans la Novempopulanie, pillant tout sur leur passage, après quoi une partie des émigrants s'établirent dans la basse Navarre, la Soule, le Labour et le Guipuzcoa : telle fut l'origine du duché de Vasconie. Les Basques y devinrent puissants, et, sous le règne de Clotaire III et de Thierry III, ils se précipitèrent au loin sur les provinces françaises, assiégèrent Bourges, et, entraînés par la passion du pillage, osèrent franchir la Loire. Au milieu des longs bouleversements qui suivirent les grandes invasions, les Basques se maintinrent toujours libres, sinon complètement indépendants. Pendant longtemps, ils se trouvèrent placés entre les deux monarchies rivales de Navarre et de Castille, dans une situation assez mal définie et qui, par cela même, leur fut favorable. Mais à partir du xii^e siècle, la Biscaye, le Guipuzcoa et l'Alava se soulevèrent à la Castille, sans rien perdre toutefois de leurs libertés. Dans les deux siècles suivants, ces provinces se débarrassèrent de leurs seigneurs particuliers et furent incorporées à la monarchie castillane. Jusqu'alors elles s'étaient gouvernées par leurs junte, qui se réunissaient tous les deux ans, dans la Biscaye, sous le fameux chêne de Guernica, et tous les ans dans le Guipuzcoa et dans l'Alava. Ce fut à cette époque que, sans perdre ces junte fameuses, véritables assemblées républicaines, ils reçurent les chartes écrites que la monarchie castillane leur octroya pour servir de palladium

à leurs antiques libertés. Ils ne payaient aucun impôt, à moins d'un vote libre de la junte; n'étaient soumis ni au recrutement, ni à la douane, et jouissaient, dans toute l'Espagne, des mêmes exemptions que la noblesse. Quand, sous Charles III, les ports de la Péninsule furent ouverts au commerce des colonies, privilège dont Cadix avait joui jusqu'alors, les Basques voulurent profiter de cet avantage, et ils renoncèrent à leurs immunités en matière de douane. La constitution espagnole de 1812 enleva aux Basques tous leurs privilèges; ils se soulevèrent à deux reprises, et, de 1821 à 1823, imprimèrent à l'insurrection un caractère si énergique qu'il déterminait l'intervention française. A la mort de Ferdinand VII (1833), ils se déclarèrent pour don Carlos contre Isabelle, et, après six ans d'une guerre acharnée, finirent par reconnaître la jeune reine, moyennant quelques concessions qui leur furent promises, mais qui ne furent pas assez déterminées. En 1841, voyant qu'on se préparait à leur enlever leurs privilèges, ils se révoltèrent de nouveau pour rétablir Christine sur le trône d'Espagne. Espartero comprima cette insurrection, et, depuis lors, le gouvernement espagnol s'est efforcé d'imposer aux Basques les mêmes lois qu'aux habitants des autres provinces; mais il est encore loin d'y avoir réussi, et, malgré les tendances d'unification qui se font sentir partout en Europe, le Basque résistera, pendant longtemps encore, aux idées modernes.

— *Langue basque*. A en croire les Basques, leur langue serait la plus ancienne et aurait été inspirée par Dieu même. Ils ont poussé l'exagération jusqu'à dire qu'elle était aussi naturelle à l'espèce humaine que le roucoulement au pigeon, l'aboïement au chien.

Mais venons-en aux données de la science philologique. La langue basque, ou *escuara*, a été rattachée à diverses origines. Plusieurs auteurs ont voulu y voir un idiome offrant de grandes analogies avec le punique ou cartaginien, et appartenant, par conséquent, à la souche sémitique. Mais des travaux plus récents le font rentrer avec plus de vraisemblance dans le groupe des langues agglutinantes, telles que le turc, le magyare, le finnois, etc., avec lesquels il offre surtout de grandes affinités grammaticales. Larramendi assigne à la langue *escuara* une haute antiquité. Il est généralement admis aujourd'hui qu'elle était la langue nationale des antiques populations de l'Ibérie.

La langue basque, comme nous venons de le dire, présente tous les phénomènes caractéristiques des idiomes agglutinants. Voici un rapide aperçu grammatical qui servira à donner une idée de cette langue. Le basque ignore, comme le turc, la distinction des genres masculin et féminin, ainsi que le nombre duel. Les substantifs se déclinent, non au moyen de changements flexionnels, comme on le fait dans les langues sémitiques et indo-européennes, mais au moyen de particules suffixes, qui s'agglomèrent, s'agglutinent au radical. Ces suffixes servent de base à un mécanisme très-compliqué, qui rend l'étude de la déclinaison basque assez difficile. Les grammairiens basques, don Astarola, entre autres, partagent les relations exprimées par les cas en deux catégories : 1^o les relations primaires (*relaciones primarias*), qui sont au nombre de quatre, et répondent à nos termes de nominatif, génitif, datif et accusatif; 2^o les relations secondaires (*relaciones secundarias*), qui sont en nombre beaucoup plus considérable, et servent à rendre, au moyen de postpositions, les idées d'instrument, de fin, de cause efficiente, de lien, etc. Tout substantif basque peut donner naissance à deux adjectifs du nombre singulier et à deux adjectifs du nombre pluriel; c'est ce qu'on appelle des noms du deuxième degré. Ainsi, par exemple, *Bayona*, Bayonne; génitif *Bayonacoa*, de Bayonne; adjectif *Bayonacoa*, celui de Bayonne. L'abbé d'Iharce a composé, par ce procédé, des mots du troisième, quatrième, cinquième, sixième degré; en voici un :

Aitararenarenenganicacoarenarenarenarequin, ce qui fait traduire en français par : Avec celui de celui de celui de celui de celui du père.

On forme également des adjectifs en ajoutant aux noms abstraits la terminaison *tazna* ou *querta* : *hordi*, *hordiquerta*. Les pronoms personnels, outre la forme ordinaire, en ont une seconde, qui consiste dans l'addition finale de la lettre *c*, et qui s'emploie avec les verbes passifs. La conjugaison basque offre une complication qui est encore plus considérable que celle de la déclinaison, et repose sur les mêmes principes. A en croire don Astarola, chaque verbe serait susceptible de deux cent six conjugaisons différentes, comprenant chacune onze modes distincts. Mais ce nombre ne résiste pas à un examen attentif et doit être considérablement diminué. Dans les anciennes grammaires, la conjugaison turque était tout aussi effrayante, et cependant on en est arrivé aujourd'hui à la réduire à deux paradigmes, et même à un seul. On peut partager les verbes basques en quatre classes principales : la première, qui comprend les verbes passifs ou neutres sans complément, avec l'auxiliaire *naiz* (être); la deuxième, qui comprend les verbes neutres avec complément indirect, singulier ou pluriel; la troisième, qui comprend les verbes

actifs sans complément ou avec complément direct; et la quatrième, qui comprend les verbes actifs à double complément, direct et indirect, singulier et pluriel. Les prépositions des autres langues sont remplacées ici par des postpositions; les adverbes, les conjonctions et les interjections ne présentent rien d'extraordinaire.

Nous avons déjà dit que le Basque ignorait les genres et le nombre duel. La plupart des noms basques paraissent terminés en *a* ou en *ac*; mais ces terminaisons sont de véritables articles postposés. Quand deux noms sont en construction, le terme antécédent doit se placer après le terme conséquent : *Joseph Mariaren senharra* (Joseph, époux de Marie). La construction est, comme dans la plupart des langues agglutinantes, généralement inverse.

La langue *escuara* n'a pas actuellement d'alphabet; il n'est cependant nullement impossible qu'elle en ait possédé un. Strabon rapporte que les Turdétans ou Turdules, peuples de la Bétique, possédaient des traditions écrites, ainsi que des recueils de poèmes et des lois ou préceptes en vers. De nos jours, on a appliqué le caractère latin à la transcription du basque, transcription qui est exactement basée sur la prononciation. On remarque dans ces transcriptions de nombreuses diphthongues et quelques groupes de consonnes inconnus, tels que *th, nh, isa, xu, kh*, etc. La prononciation varie avec les localités : ainsi, dans l'arrondissement de Mauléon, on prononce la voyelle *u* comme en français, tandis que, partout ailleurs, on lui donne le son *ou*. Plusieurs consonnes s'aspirent plus fortement que la Cantabrie française, etc. Les Basques remplacent le son *v* par *b*; ils ne commencent jamais un mot par un *r*, et ils disent, au lieu de *Roma*, *Erroma*.

La langue *escuara* comprend différents dialectes. Larramendi en reconnaît trois principaux : celui du Guipuzcoa, celui de la Biscaye et celui du Labour. Le labourain est sonore et facile à parler; les aspirations dominent un peu. Le biscayen, moins aspiré, a plus de tendance à syncoper et à contracter les mots; quant au dialecte de Guipuzcoa, on le considère généralement comme le plus doux et le plus correct. Il n'a pas les aspirations multipliées du labourain ni les syncopes du biscayen. Les trois dialectes principaux comprennent d'autres dialectes secondaires ou locaux, qui s'élèvent à un nombre assez considérable.

Il est à présent incontestable que la langue basque est réellement une langue, et non une sorte d'idiome bâtard, formé par la fusion du latin, du grec, de l'espagnol, etc. Cependant on retrouve dans le basque une foule de mots qui dérivent évidemment de langues tout à fait différentes. Cette intrusion de termes étrangers s'explique parfaitement par la position géographique des populations basques et par les contacts multipliés qu'elles ont eus de tout temps avec les peuples les plus divers. Voici quelques rapprochements qui pourront intéresser : *Artho* (pain), en grec *artos*; *makhil* (bâton), en hébreu *makhel*; *itzal* (ombre), en hébreu *tsel*; *gorputz* (corps), *dempora* (temps); *presuna* (personne); *khurutee* (croix); en latin *corpus*, *tempora*, *persona*, *crux*; *narr* (soit); *narr*, fou, en allemand; *asto* (âne); *astar*, mulet, en persan; *arlan* (prune), *arani*, en sanscrit, etc. Quant aux mots réellement et originairement basques, on retrouve leurs analogues dans les idiomes agglutinants, particulièrement dans les langues finnoise, turque, magyare, mongole, etc.

Les Celtes manes de la fin du xviii^e siècle, dit M. de Rienzi, voulaient qu'Adam fût bas Breton, et réalisaient la satire plaisante de Rabelais sur l'étymologie de la ville de Chinon, mutilation de Canon, la plus ancienne ville du monde, puisqu'il la fait bâtir par Caïn. Leur fanatisme pour l'antiquité celtique n'approchait pas de l'admiration que professent certains philologues pour la langue basque ou *escuara*, ainsi que l'appellent les nationaux.

Rabelais, dont l'immense érudition puisait partout ses éléments de raillerie, a mis quelques phrases basques dans la bouche de Panurge, ainsi que Plaute avait mis des mots phéniciens dans son *Penulus*.

— *Littérature basque*. Comme la langue basque n'a guère été fixée par l'écriture que de nos jours, elle ne possède pas, à proprement parler, de littérature véritable. Larramendi constate qu'il n'existe aucun ouvrage basque, manuscrit ou imprimé, remontant à plus de deux siècles; les quelques fragments anciens que la tradition a conservés sont d'une authenticité fort douteuse. Nous citerons, entre autres, le fameux chant de Lello, qui aurait été composé au moment de la lutte héroïque que soutinrent les Cantabres contre les Romains. Comme le remarque fort justement M. de Charencey, les Cantabres étaient Celtes, et non Ibères ou Basques. Le chant d'Altabizkar ou Altabizcar doit être accepté avec des réserves encore plus grandes. On a imprimé, de nos jours, en basque, un assez grand nombre d'ouvrages religieux, tels que des catéchismes, des traductions de l'imitation de Jésus-Christ et de divers autres traités ascétiques, des Noëls, des cantiques spirituels, des manuels de dévotion, des oraisons, des sermons, parmi lesquels nous cite-